



Revue de Presse

Lame de fond de Marlène Tissot

aux éditions la Boucherie littéraire

parution mars 2016, collection *Sur le billot*

Mars 2017 par **Béatrice Machet** dans la revue papier *Les Carnets d'Eucharis* dirigée par Nathalie Reira.

En ouvrant le livre vous voilà averti(e)(s) : il s'agit d'une histoire de frontière, aussi appelée ligne de flottaison, et qui sépare le mort (émergé) du vivant (immergé). Et vous voilà précipité(e)(s) dans une chambre d'hôpital pour rater de peu le décès d'un patient qui a « largué les amarres ». C'est l'hiver dehors et dedans : *la sensation lancinante de devenir givrée ; l'hiver a emprisonné ton absence dans sa glace (page 9)*. Le temps du deuil a commencé, or on le sait le temps passe vite très vite et le printemps est de retour, et le temps du deuil s'ébroue car il faut à celle qui reste, à son tour, « larguer les amarres. » On parle aussi de travail du deuil et on l'entend par association d'idée lorsque l'auteur écrit : *(je) mets les voiles pour une expédition à durée indéterminée.*

Un voyage immobile ne suffira pas à écoper ma peine dit l'auteure. Le texte se veut la métaphore d'une traversée en bateau (ainsi qu'on peut se représenter toute vie). Le champ lexical est on ne peut plus marin. Pour la narratrice, naviguer sur les souvenirs comme en pleine mer est l'enjeu afin de *fleurir de nouveau*. Il lui faut terminer la cérémonie des adieux en écrivant, écrire au mort *Écrire comme on souffle sur les braises* et vérifier que la vie « n'est pas qu'une illusion ». Pour ce faire, retourner sur les lieux où mort et vivante ont partagé des moments de vie est nécessaire, quitte à refaçonner les souvenirs. On comprend que le mort est un grand-parent, qu'il a joué un rôle d'initiation et d'enseignement dans l'histoire d'une enfant.

Au gré du voyage et de l'évocation des souvenirs les questions--sur la vie, la mort, qu'est-ce que vivre, qu'est-ce que notre histoire, qui est-on vraiment puisqu'on ne fait que devenir--sont soulevées tout naturellement, ainsi page 24 : *Oui, je me souviens. Et pourtant, tout me semble si irréel. Est-ce que c'était vraiment moi ? Est-ce que j'ai eu plusieurs vies à l'intérieur de ma vie ?*

La maladie ayant mené le grand-père à sa fin, est décrite comme une « perte » de la raison, il a perdu la tête. Le lecteur est amené à constater que vivre c'est aussi apprendre à perdre, si pas apprendre à mourir comme le disaient certains philosophes. Perdre mais garder l'essentiel : les souvenirs. Parce que l'auteure va chercher sa « vraie vie », sa véritable identité, au rebours du temps : *la bonne direction*, là où les pressions de « réussir », de se conformer, d'obéir aux diktats sociaux, n'ont pas de prise sur la conscience enfantine toute à son présent, toute à son intensité, toute à l'immanence.

Les phrases transpirent la tendresse, la reconnaissance, et l'on mesure ce que le grand-père a légué, quelque part en Bretagne souvent sous la pluie, à savoir le *bonheur d'un grain de folie*. On saisit des pièces d'une vie, comme celles d'un puzzle à reconstituer pour conjurer l'absence et laisser voir le personnage disparu tel qu'en lui-même. Pas question de broser le portrait d'un héros ou d'un mythe mais celui d'un homme imparfait, gueulard, mystérieux, et ce qu'on retient avant tout : aimant.

Le pèlerinage sur les lieux de vie du grand-père permettent de tourner une page, de réaliser que « toute fin est un commencement », l'auteure est *prête à laisser sa fin devenir un début*. Ce travail de deuil ainsi qu'on l'appelle, nous invite à contempler que les êtres humains ne veulent renoncer à rien. La sagesse en chemin dans ce livre semble dire : on ne perd rien si l'on consent, on ne perd que ce que nous cherchons à retenir, à posséder. Le temps est le deuil de l'être disait (en substance) déjà Lucrèce. Spinoza quant à lui pensait à la mort et voyait la sagesse comme une méditation non de la mort mais de la vie. Marlène Tissot semble adopter de point de vue de Mélanie Klein pour qui accepter la mort y compris d'un être cher et se plier ainsi au principe de réalité, c'est aussi comprendre que l'on peut garder en soi, dans sa vie intérieure, l'objet aimé et perdu. C'est un stade du deuil qui réconcilie et permet de poursuivre sa vie de façon positive, et même, de façon productive.

Le style de Marlène Tissot est direct, animé, sans ornement, le ton est celui du monologue. Il y a de la retenue, il y a de l'inquiétude, il y a de la sensualité. Jamais pleurnichard le texte finalement interroge plus qu'il ne raconte. Le personnel mis à distance par l'humour, est transformé en épreuve initiatique universelle. Brave moussaillon de la vie, on sent l'auteure nourrie par l'enfance, un univers avec lequel elle n'a jamais perdu le contact, auquel elle reste connectée, un besoin, une volonté et un facteur nécessaires pour une vie pleine de sens dans les deux acceptions du mot sens. C'est pour cela que nous sommes tour à tour émus, amusés ou pensifs. Avec une conclusion à tirer : c'est en surmontant nos peines que nous savons ce qui vaut la peine.

Béatrice Machet

Décembre 2016 Note de **Cédric Bernard** via **Vercets-en d'autres** :
<http://versetsendautes.blogspot.fr/2016/12/lame-de-fond-marlene-tissot.html>

Lame de fond réitère un thème tanné. Il le passe *sur le billot* de [la Boucherie littéraire](#). [Marlène Tissot](#) le découpe sans exercice, avec une méticuleuse sincérité.

Lame de fond racle et balaie la mémoire, rase le passé pour en collecter et goûter chaque miette, chaque grain, car *Ici on parle de grain. Ailleurs, de folie*. *Lame de fond* ramène la personne son personnage à la mer tuer le père un peu plus ramener le père s'amarrer.

Lame de fond a l'écriture immersive et quotidienne de Marlène Tissot passée à l'attendrisseur, martelée et martelée jusqu'à dessiner une tendresse dure où l'on marche au bord de tous les temps.

A redéfinir les vagues des intimes.

Au fil des pages se fait le chemin, à la fois emporte et creuse.

Cédric Bernard

Novembre 2016 chronique de **Georges Guillain** via le site **Les Découvreurs** :
<http://lesdecouvreurs2.blogspot.fr/2016/11/mort-dun-personnage-sur-lame-de-fond-de.html>

Je viens de lire le petit livre de [Marlène Tissot](#) *Lame de fond*, produit par [La Boucherie littéraire](#) de l'exigeant Antoine Gallardo que je remercie bien de me l'avoir adressé et j'aimerais en dire ici quelques mots qui viendraient rendre justice à l'émouvante et fragile sensibilité de son auteur. À la façon juste aussi qu'elle a de rendre compte de ce que l'idiotie contemporaine appelle le travail du deuil et qui n'est que le jeu millénaire des façons par lesquelles les vivants, comme ils peuvent, s'accommodent de la disparition ou de la perte d'autres qui comptaient, en profondeur, pour eux.

Pas nécessaire en fait de savoir si le disparu dont il s'agit dans le livre de Marlène Tissot est son père, son grand-père, quel était son âge véritable ou la place précise qu'il occupait dans la vaste configuration sociale hors de laquelle il est de plus en plus difficile pour chacun de trouver à se définir... Je ne retiens du livre que la possession d'une modeste habitation au bord de la mer vers Cancale, une certaine qualité de lumière insaisissable au bord des yeux, l'odeur tout à la fois âcre et douce d'un vieux pull marin... et surtout cette capacité qui n'est pas seulement de paroles que possèdent certains êtres de nous rendre le monde plus large à habiter (p. 48). «*Cours, ma belle ! Nage dans le ciel* » [...] *Avec toi tout est permis. Avec toi on chahute l'apparence des choses ordinaires, on colorie le monde. Avec toi, je nage dans le ciel, je suis une sirène qui ne craint pas la mer à boire.* »

Certes, nous ne manquons pas de livres commandés par les morts¹. Et peut-être n'existe-t-il d'ailleurs de vrais livres que ceux-là que nous inspirent la perte et la nécessité encore, non d'en guérir ou d'oublier, mais comme le disait Char, d'en faire l'aliment d'une plus grande capacité d'être. L'ouvrage de Marlène Tissot avec justesse et discrétion en fournit à mes yeux une nouvelle preuve. Lui qui finit par nous faire comprendre qu'on ne réinvente ceux qui manquent qu'en en projetant devant nous la vivante couleur et qui se termine par ces lignes bien belles : «*Dans ta cage thoracique, l'oiseau a cessé de chanter. Mais ses ailles palpitent encore en moi. Comme s'il s'apprêtait à m'envoler. Tu m'avais prévenue : « Tout n'est que commencement ». Et aujourd'hui je suis prête à te croire, prête à laisser ta fin devenir un [début](#).* »

NOTE :

Parmi les œuvres majeures auxquelles je pense, je ne saurais trop inciter le lecteur à se tourner vers les livres de Frank Venaille et tout particulièrement *Hourra les morts !* qui compte en particulier un texte tout à fait extraordinaire évoquant la crémation de son père ([voir un commentaire que nous avons jadis réalisé pour des élèves de lycée](#)). Chacun se souviendra également du *Pas revoir* de Valérie Rouzeau, prix des Découvreurs 2001. Sans oublier, pour rester dans le champ des auteurs pour lesquels nous avons de l'amitié, le beau livre d'Edith Azam [Décembre m'a ciguë chez POL](#) ou celui d'Olivier Barbarant, [Élégies étranglées](#) dont le commentaire que nous en avons donné il y a quelques années peut largement trouver à s'appliquer à l'ouvrage de Marlène Tissot.

George Guillain

Juin 2016 via la revue papier *Décharge* chronique de **Jacques Morin** :

Marlène Tissot : **LAME DE FOND** (*La Boucherie littéraire*)

L'hiver a emprisonné ton absence dans sa glace. Marlène Tissot quitte l'enfance, un peu brutalement, avec la mort du père, qui n'est jamais cité en tant que tel tout au long de ce récit sentimental. Il y a un voyage vers la Bretagne, un retour vers la maison, le port, le voilier et tous les souvenirs marins qui reviennent doucement. *Les détails en forme de graines semées dans le terreau de l'enfance...* Les images aussi du même domaine qui se bousculent, mer et navigation. Marlène Tissot sait conjuguer dans son style bien à elle langue poétique et style plus relâché, ce qui donne nervosité et vivacité à son écriture. Elle peut manier l'humour *Le chant des baleines de parapluie*. Ou inverser les choses pour changer la perspective : *Il pleut quelques gouttes de soleil dans les flaques de ciel bleu*. On lit ce journal d'après de l'auteur avec l'émotion entre mémoire et deuil et la sensibilité à fleur de papier. *Je trinque à ton éternité en buvant l'horizon, d'un trait.*

Juin 2016 via la revue en ligne *La cause littéraire*, chronique de **Pierre Perrin** du 1^{er} avril paru d'abord sur son site *Le frais regard* :
<http://lefraisregard.free.fr/tissot.php>

Les éditions de la Boucherie littéraire sont une création toute récente d'Antoine Gallardo qui publie avec *Lame de fond* son quatrième titre. Le nom de la collection est "Sur le billot". Cela se veut donc saignant. Le format est petit : 11 x 17 cm. L'impression est réalisée par la Maison de la Poésie d'Amay [Belgique]. Le produit est tout sauf fade et l'idée de la poésie, qui le sous-tend, vaut considération. Ces éditions toutes neuves sont sises à Cadenet dans le Vaucluse.

De Marlène Tissot, je ne sais rien, sinon qu'elle a du talent : « Tu es quelque part, du côté de l'invisible, et ta chaleur traverse la vaste épaisseur de brouillard qui nous sépare. Je pense à ces liens qu'on noue les uns avec les autres. Peut-être pour s'arrimer au monde, à la vie, au réel. Pour dompter l'envie de prendre le large. Affronter le ressac des douleurs. Avancer. Jusqu'à la prochaine plage, la prochaine île. Et si le sable n'existe pas, je l'inventerai. » Voilà pour le ton que confirme par exemple : « Je fonce dans les entrailles de l'infini. »

Lame de fond ne s'inscrit pas, sur la couverture, dans un genre arrêté. Il participe du bref récit poétique. Une fille a perdu son père et se découvre le besoin de le retrouver. « Pourquoi est-ce qu'un matin on pose les yeux sur soi et on ne se reconnaît plus ? Devient-on quelqu'un d'autre ? Et s'il y avait plusieurs moi planqués à l'intérieur de quelqu'un qui me ressemble ? » On lit, à ces remarques, la profondeur de la réflexion, qui est constante, sans peser, de Marlène Tissot. L'aller simple qui la conduit vers Saint-Malo court sur cinquante pages. Les quinze dernières revisitent le bord de mer et la maison. C'est frais, agréable. On est, dans ce récit minuscule, au-delà de la promesse. « Je marche à reculons, à rebrousse-temps, et j'ai enfin l'impression d'avancer dans la bonne direction. »

Côté récit, on en voudrait peut-être un peu plus. Le portrait du père reste discret. « Il suffit que tu me prennes dans tes bras pour que le ciel renverse son soleil dans mon cœur. » On devine un marin absolutiste que la tempête ne retient pas au port. Pour ce qui est encore de l'attachement à sa fille, les souvenirs restent ténus. Elle évoque un bricolage dans l'atelier, une sortie : « Avec toi, je nage dans le ciel, je suis une sirène qui ne craint pas la mer à boire » ou cet autre ressuscité d'une photo de 1981 : « tu fais un signe vers l'objectif avec ce sourire inimitable, celui qui relève un seul côté de ta moustache ».

Le prix de cet opuscule est dans la maîtrise de l'écriture que chaque page atteste. D'un côté, Marlène Tissot aime bien ancrer le réel dans son texte en recourant à des termes du langage familier voire à quelques mots crus. Le mot cul revient à plusieurs reprises, cul nu. De l'autre, elle a une écriture de cobra, vive, incisive. La phrase est courte avec parfois des points de ponctuation forcés qui font crisser la syntaxe. La vivacité est de langue et d'esprit enlacés. Elle a le sens de la formule et de la profondeur qui l'alimente. Je goûte ainsi ce parallèle vers la fin : « C'est étrange la mort. Mais pas tellement plus que la vie. »

On ne peut que souhaiter à cette auteure et son éditeur de grandir, ce qu'ils font déjà sous nos yeux.

Pierre Perrin

Avril 2016 via la revue en ligne *Terre à ciel*, chronique de **Mélanie Leblanc** :
<http://www.terreaciel.net/Lame-de-fond-Marlene-Tissot-par-Melanie-Leblanc>

Marlène Tissot ne cherche pas l'effet. Elle écrit comme elle est. Alors quand elle perd un proche, elle écrit la dernière visite, les souvenirs d'enfance, le retour dans la maison quelques temps après. Simplement. Elle n'en fait pas des tonnes, elle nous laisse la place, nous fait même cadeau de ces mots que chacun peut faire sien. Ce n'est pas facile d'être aussi simple et généreuse, surtout pour dire la mort et ses parages. On retrouve dans ce livre la grâce particulière de l'auteure, sensible dans ses romans comme dans ses poèmes, augmentée cette fois d'un dévoilement sur les origines de cette grâce. Le pouvoir d'enchanter le monde qu'on lui connaît serait né avec ce monsieur au Petrol Hahn qui lui criait « Cours ma belle ! Nage dans le ciel ! ». Pas seulement un livre de deuil donc, aussi un livre sur écrire, « comme on souffle sur les braises ». Ecrire les souvenirs, en italique souvent, des petites touches à la Perec - et tant pis si c'est pas vrai : « j'invente des bonheurs à remâcher pour quand les jours ont mauvaise haleine » - et tant pis s'ils ne sont pas parfaits : « c'est ainsi que je veux me rappeler de toi. Avec chacun des fils dont ta peau d'homme était tissée, les rêches comme les soyeux ». Les souvenirs pour conserver l'essentiel, « même les plus grands tiennent facilement dans les poches du cœur ». Regarder en arrière pour mieux avancer : « je marche à reculons, à rebrousse-temps et j'ai enfin l'impression d'avancer dans la bonne direction ». Ecrire aussi l'après, les jours seule dans les lieux qu'il hantait. Sa présence dans le vent, dans le sourire de l'ami, « là quelque part ». Sa présence dans ce livre, sans grand discours sur les pouvoirs du langage. Une expérience : sentir le souffle d'un mort à travers les mots d'une autre. L'air de rien, *Lame de fond* nous soulève et rend grâce au pouvoir magique de lire-écrire.

Mélanie Leblanc

Avril 2016 via la revue en ligne *La cause littéraire*, chronique de **Thierry Radière** :
<http://www.lacauselitteraire.fr/lame-de-fond-marlene-tissot>

Lame de fond est un récit poétique composé de textes courts. Cette forme laisse ainsi la part belle – dans la section inférieure de chaque page – à des blancs plus ou moins importants, en fonction de la longueur de chacun des textes. C’est une manière esthétique de traduire l’absence physique et le vide qu’il laisse. Car il s’agit essentiellement ici d’un récit sur la disparition d’un vieil homme lié à la mer, mort subitement, d’après la narratrice. Elle y était très attachée et son décès est un prétexte littéraire à un hommage qu’elle lui rend mais aussi un moyen pour elle de savoir qui elle est au fond :

« *Partir à ta recherche ou peut-être à la mienne* ».

Afin de parvenir à ses fins, la narratrice s’impose une contrainte d’écriture. Elle est obnubilée par la justesse et l’exactitude de son expression. Certainement par souci de fidélité à ce vieillard décédé à « *cinq heures trente du matin* » dans une chambre d’hôpital :

« *Je voudrais t’écrire mieux et ne surtout pas faire de toi un mythe...* »

Le présent et le passé se succèdent naturellement, de même que la description des paysages d’antan et ceux que l’enquêtrice parcourt. Si bien qu’on se retrouve dans un autre espace-temps, projetés au cœur des sentiments et des émotions de la narratrice : son chagrin, sa douleur suite au décès ; et sa difficulté d’exister – indépendamment du deuil :

« *Il y a longtemps que je me suis perdue de vue* ».

« *J’existe sans exister tout à fait* ».

« *Comme si la vie ne me prenait plus dans ses bras* ».

Le lyrisme de sa voix nous transporte tout au long de ce voyage imaginaire dans un monde où les souvenirs d’enfance passée en compagnie de ce vieil homme – son grand-père ? – côtoient les sensations présentes que suscite la proximité de la mer. L’évocation du littoral breton se prête merveilleusement bien à cette quête identitaire et existentielle :

« *A ce moment précis, le vent fait demi-tour et me regarde dans les yeux. Il donne corps à ton absence, ses bras serrés autour de moi, aussi doux et forts que les tiens* ».

La personnification de la nature rend l’absence de l’être aimé encore plus sensuelle. Car il s’agit avant tout d’un merveilleux périple des sens. Peut-être les seules preuves d’existence pour cette narratrice mélancolique. Les souvenirs l’aident à construire ce puzzle et nous permettent, à nous, lecteurs, de l’imaginer petite avec cet homme bienveillant :

« *Lorsque j’étais enfant, tu m’as montré comment arrondir les angles : poser un cube de sucre sur ma langue et sentir ses arêtes aiguisées s’adoucir lentement, avec juste un peu de patience et de salive. Je redécouvre ce geste magique et simple ici, devant un café face à la mer* ».

La solitude est partout présente dans les évocations de la maison, la nuit, le lit, l’apparition de Maurice – un ami du vieillard –, le seul personnage qui porte un nom.

Ces pages à moitié remplies – les unes après les autres – ont le même effet que les vagues qui se forment et se déforment en s’écrasant sur le sable de la plage. Comme toujours, dans l’œuvre de Tissot, la thématique de la mort est essentielle. C’est encore le cas ici. Cependant, l’espoir existe, même s’il est infime, c’est un espoir particulier :

« *Et aujourd’hui je suis prête à te croire, prête à laisser ta fin devenir un début* ».

Cette tentative de deuil racontée près de la mer, en alternant le monologue intérieur et les descriptions objectives, rend le récit poignant. De plus, la superposition des faits et l’auscultation des détails du réel et du quotidien donnent une dimension métaphysique au

témoignage de la femme endeuillée. Là est la force du travail de l'auteure. Cette soif de comprendre le sens de la vie est suggérée avec brio, par la narratrice. Elle mène ses recherches de manière méticuleuse, telle une géographe sentimentale :

« Je me demande quelle mécanique du temps nous fait oublier la saveur de ces plaisirs minuscules ».

Par touches successives constituées d'allusions discrètes : *« un crabe minuscule que tu poses dans le creux de ma main »*, et de tendres évocations : *« Il suffit que tu me prennes dans tes bras pour que le ciel renverse son soleil dans mon cœur »*, la narratrice parvient à dresser le portrait d'un homme doux et rassurant, à l'écoute de la petite-fille qu'il protège de ses sages paroles :

« Ne te fie jamais aux apparences... »

Elle entretient cette complicité, même après la mort :

« Tu es là quelque part. Tu m'empêches de tomber. Comme autrefois ».

Lame de fond est un livre d'amour d'une belle pudeur, sensible, généreux, universel, touchant, et où cette *« sensation d'être planquée dans un repli du temps »* qu'on a en le lisant se combine étrangement avec celle d'être aussi hors du temps.

Thierry Radière

Mars 2016 par **Patrice Maltaverne** via son blog ***Poésie chronique ta malle*** :
<http://poesiechroniquetamalle.blogspot.fr/2016/03/lame-de-fond-de-marlene-tissot.html>

Voici le dernier livre de Marlène Tissot, publié par les éditions "la Boucherie littéraire", le cinquième de sa collection "Sur le billot".

Il s'agit d'une suite de proses consacrées au souvenir d'un proche disparu. Ce souvenir est prétexte à un retour dans les lieux (jusque dans la maison) où ce disparu a vécu. C'est dire combien le souvenir s'incarne au maximum. L'attitude de la narratrice pourrait être de le rejeter, de lui ôter sa substance, pour s'en détacher au plus vite. Eh bien non. C'est ce que j'ai particulièrement apprécié dans ce livre, cette façon de se sauver en se précipitant là où est le manque.

La mer de Bretagne est également très présente dans cette "lame de fond", et c'est elle qui nourrit nombre d'images. C'est qu'il en faut du courage, parfois, pour se maintenir au dessus de la ligne de flottaison.

Le style de Marlène Tissot restitue avec finesse les subtils attermoissements de l'âme. Il est connu pour cela déjà !

Extrait de "Lame de fond" :

"Une serveuse assise à la terrasse d'un restaurant vide. Ce n'est pas encore l'heure, plus la saison touristique, pas le week-end. Il n'y a pas grand chose à faire en cet instant, alors elle vient s'asseoir là et regarder la mer. Une veste d'homme posée sur ses épaules étroites. Une petite robe noire et un tablier blanc. J'essaie d'imaginer ce que verraient tes yeux s'ils étaient à la place des miens. Est-ce que tu la trouverais belle ? Tu disais que toutes les femmes étaient belles, sauf celles qui n'avaient pas de cœur".